

## LE PRÉFIXE MYCÉNIEN „WE-“

On sait qu'il existe, dans les tablettes mycéniennes, trois adjectifs dont l'interprétation est liée parce qu'ils présentent, selon toute apparence, un même préfixe: ce sont *wearepe* / *wejarepe*, *wejekee* / *wejekea* / *wejekea*<sub>2</sub>, *wea*<sub>2</sub>*rejo* / *weareja*. Ils sont au départ du livre que Mme Françoise Bader a publié à Rome en 1969: *Études de composition nominale en mycénien, I: Les préfixes mélioratifs du grec*. Avec Mme Bader, j'écarte de la discussion *weiwesa*, *weenija* et *wedanewe* (écrit parfois *weudanewe*), où l'on ne peut reconnaître la présence du même préfixe. Selon Mme Bader, à côté de *eu-* (*ew-*) représentant l'indo-européen \**esu-*, le préfixe équivalent *wej-* attesterait \**wesu-*. Il faudrait donc compter, dans la grammaire historique du grec, avec deux thèmes signifiant „bon, bien“, comme c'est le cas en hittite-louvite, en indo-iranien, en celtique et dans d'autres langues indo-européennes. La répartition, en grec, des formes procédant de \**esu-* et de \**wesu-* constitue l'essentiel du livre de Mme Bader. Mais la construction est fragile. L'auteur elle-même la reconnaît dans sa conclusion (p. 100): „Nous ne prétendons donc pas avoir donné des preuves rigoureuses que notre hypothèse soit autre chose qu'une hypothèse, que rien en grec ne permet d'asseoir solidement, ni, d'ailleurs, de combattre“. On ne saurait mieux dire, sinon qu'il est étonnant, dans ces conditions, d'avoir écrit un livre de 114 pages, et qu'il n'est pas aussi impossible qu'elle le dit, de s'attaquer autrement au problème.

Mme Bader, comme la majorité des mycénologues, admet *a priori* que le préfixe *wej-* (c'est sa forme la plus complète en apparence) équivaut, pour le sens, à *eu-* (c'est-à-dire à εὖ- du grec ultérieur). Ainsi *wejarepe* (aussi *wearepe*), qui qualifie l'huile utilisée en parfumerie dans la série Fr de Pylos, équivaudrait à \*εὖᾰλειφής et signifierait donc „bonne pour faire des onctions“; *wejeke*, épithète de certaines roues de char dans la série Sa de Pylos (aussi dans Wa 1148), équivaudrait à \*εὖεχής au sens de „en bon état de fonctionnement“; *wea*<sub>2</sub>*rejo* (fém. *weareja*), en parlant d'un siège et d'une table dans la série Ta de Pylos, équivaudrait à \*εὖᾰρειος (fém. -ειᾰ), dérivé de \*εὖᾰρός „bien ajusté“.

Si cette valeur attribuée à *wej-* paraît plausible, elle ne s'impose cependant pas dans les contextes. En outre, elle n'est pas soutenue par une explication rigoureuse de la forme. En effet, l'hypothèse proposée par Mme Bader, qui imagine une évolution phonétique \**wesu-* > \**wesi-* > \**wehi-* > \**wei-* devant consonne, et \**wesu-* > \**wesi-* > \**wesj-* > \**wejj-*

devant voyelle, n'est pas convaincante, car elle suppose une dissimilation de *u* qui est difficilement acceptable<sup>1</sup>. En outre, pour expliquer le doublet *wejarepe* / *wearepe*, Mme Bader doit admettre qu'à l'époque des tablettes, *-j-* devant voyelle était en train de s'amuir ou venait de le faire, si bien que *wejarepe* représenterait un souvenir de la prononciation ancienne (p. 43). Or, cette hypothèse, bien qu'admise par la plupart des mycénologues, est à mon sens indéfendable. J'ai tâché de montrer ailleurs<sup>2</sup> que les transcriptions *ja*, *je* et *jo*, habituelles en mycénologie depuis le déchiffrement, sont inexactes et doivent être remplacées par *a<sub>1</sub>*, *e<sub>2</sub>* et *o<sub>2</sub>*, de telle sorte que les trois adjectifs qui sont examinés ici, sont donc à transcrire *wearepe* / *wea<sub>1</sub>repe*, *wee<sub>2</sub>ke* et *wea<sub>2</sub>reo* / *wearea<sub>1</sub>*. Dans cette hypothèse, ceux-ci sont susceptibles d'une explication simple, qui me paraît une preuve supplémentaire de l'inexistence de *j* dans la langue des tablettes linéaires B.

Pour moi, le préfixe commun aux trois adjectifs est donc *we-*, et non *wej-*. Je pense qu'il s'agit d'un ancien préfixe *we-* signifiant „non exactement, non tout à fait, imparfaitement, insuffisamment“. Dans le grec du premier millénaire avant J.-C., il a dû être *ῥη-* avant de devenir normalement *ῆ-* en ionien-attique où, réduit à cette forme peu caractéristique, il a disparu de l'usage sans guère laisser de trace. Peut-être peut-on cependant en déceler quelques survivances. Ainsi je pense que les anciens Grecs, manquant d'un mot pour signifier „célibataire“, ont utilisé le vieux terme d'origine indo-européenne \**ῥιθεῖος*<sup>3</sup> > \**ἰθεος* „privé de conjoint, veuf“, mais en en atténuant le sens par l'adjonction du préfixe *ῥη-*: de là \**ῥηῖθεος*, qui est devenu *ῆἰθεος*<sup>4</sup>, et qui se trouve, dès la langue homérique, plusieurs fois associé à *παρθένος* et à *νύμφη* „jeune femme non mariée“<sup>5</sup>.

Peut-être faut-il reconnaître le même préfixe atténuatif dans un autre vieux mot homérique, *ῆπεδανός*, qu'Héphaïstos, dans l'*Odyssée*, 8, 309—312, s'applique à lui-même:

φιλέει δ' ἀίδηλον Ἄρηα,  
οὔνεχ' ὃ μὲν καλός τε καὶ ἀρτίπος· αὐτὰρ ἐγὼ γε  
ῆπεδανός γενόμεην· ἀτὰρ οὔ τι μοι αἴτιος ἕλλος,  
ἀλλὰ τοκῆς δῶο.

<sup>1</sup> Les hypothèses antérieures ne valent pas mieux et sont écartées avec raison par Mme Bader (p. 38): le chypr. *ù-* (J. Chadwick, 1957) n'existe probablement pas (voir la note d'O. Masson citée par F. Bader p. 26); *ῥει-* „deux, double“ (M. Doria, 1960) et *ῥειαρ* — „printemps“ (L. Deroy, 1962) ne valent que pour *wejarepe*; *ῥει-* „tourner“ (C. J. Ruijgh, 1967) ne s'applique qu'à *wejeke*; il en va de même de *ῥει-*, locatif du pronom réfléchi *ῥέ*, *ῆ* (M. D. Petrushevski 1959); etc.

<sup>2</sup> *Le problème du yod en mycénien*, à paraître dans *Kadmos*.

<sup>3</sup> Indo-européen \**widhēwos*, *-ā*, représenté aussi par skr. *vidhavā* (fém.), av. *vidava* (fém.), lat. *viduus*, *-ā* etc.

<sup>4</sup> Notons que les anciens Latins, manquant aussi d'un pareil mot, se sont servi d'un terme d'origine apparemment étrusque, *caelebs* (cf. mon article *Quelques survivances latines et grecques d'une racine préindo-européenne* \**lep-* „naître“, dans *Les Études Classiques*, 28 [1960], spéc. p. 18—19).

<sup>5</sup> *Il.*, 18, 593 (*ῆἰθεοὶ καὶ παρθένοι*); 22, 127 (*ἄτε παρθένος ῆἰθεός τε*); *Od.*, 11, 38 (*νύμφαι τ' ῆἰθεοὶ τε*).

„Elle aime (il s'agit d'Aphrodite) l'insupportable Arès parce qu'il est beau et qu'il a bon pied. Moi, certes, je suis né un peu mal bâti. Mais, dites-moi, à qui la faute, sinon à mes parents?“

Je pense qu' ἡπεδανός, employé aussi dans l' *Iliade*, 8, 104, à propos de l'écuyer du vieux Nestor, s'explique bien si l'on admet, devant le simple πεδανός „chétif, mal bâti“, un préfixe qui en atténue le sens.

Mais c'est en latin que le préfixe *wē-* trouve sa plus solide confirmation. Je crois, en effet, qu'il faut en rapprocher *uē-* (*vē-*), bien attesté dans une série d'adjectifs latins: *uēgrandis* „guère grand, pas bien grand“, *uēsānus* „guère sain (de corps ou d'esprit), un peu fou, extravagant“ (sens moins fort qu'*insānus*); *uēcors* „qui n'a guère de sens ou de sentiment, timbré, toqué“; *uēpallidus* „pâlot“; probablement *uēmēns* (*uehemens*<sup>6</sup>) „irréfléchi, emporté, passionné“ (sens moins fort que *amēns* et *dēmēns*). Le même préfixe se trouve apparemment dans plusieurs substantifs composés: *uestibulum* „entrée qui n'est pas proprement la demeure“ (de *uē-* et *stabulum* „lieu de séjour, demeure, maison“); *Uēlābrum* „le Vélabre à Rome, creux entre le Capitole et le Palatin, par où les eaux s'écoulaient vers le Tibre et au long duquel fut construite la *Cloaca maxima* (de *uē-* et *lābrum* „lavoir, bassin, cuve“); peut-être *uespillo* „croque-mort, personne chargée, à défaut de parents, d'ensevelir et d'enterrer les indigents“<sup>7</sup> (de *uē-* + un terme perdu de la famille de *sepelio* „ensevelir, enterrer“<sup>8</sup>;) peut-être aussi *uestigium*, employé surtout au pluriel *uestigia* „traces de pas ne constituant pas exactement un sentier ou un chemin déterminé“ (de *uē-* et un nom du sentier, du chemin correspondant à got. *staiga*, v. h. a. *steiga* et *stic*, all. *Steig* „sentier, chemin“, lette *stiga* „sentier“, v. sl. *stigna* „rue“, grec hom. κατὰ στίχας „à la piste, à la trace“ etc.

L'origine de ce préfixe latin *uē-* (*vē-*), à valeur atténuative et parfois péjorative, n'est pas claire. Le rapprochement habituel de skr. *ava-*, av. et v. p. *ava-*, lat. *au-*, lit. et v. pr. *au-*, v. sl. *u-* etc., dont la signification est „vers le bas, en abattant“, n'en justifie exactement ni la forme ni le sens. En revanche, la comparaison avec le grec *ἤ-* est précise tant pour la phonétique que pour la sémantique. On va voir que le mycénien *we-* trouve là une explication parfaite, qui n'est pas le moindre argument en faveur de l'hypothèse.

Dans la série de tablettes Fr de Pylos, *wearepe* (et *wearepe*) qualifie sept fois l'huile. Cinq fois sur les sept, il s'agit d'huile parfumée à la sauge ou à la rose. Deux fois, il n'y a aucune indication de parfum.

<sup>6</sup> La graphie *vehemens* résulte vraisemblablement d'une étymologie populaire: la notion d'emportement, de transport a entraîné le rattachement du mot à la famille de *veho*. Cf. *mehe* pour *me* et *prehendo* pour *prendo* (ERNOUT—MEILLET, *Dict. étym. de la l. latine*, s. v.).

<sup>7</sup> Selon les termes mêmes de Paul-Festus, 368: . . . *eos efferunt qui funebri pompa duci propter inopiam nequeunt*. L'étymologie populaire a secondairement rapproché ce nom de *uesper* et de *uespa* (ERNOUT—MEILLET, *op. cit.*, s. v.).

<sup>8</sup> Vieille étymologie d'August Pott (*Etym. Forsch.*, I, p. 198) et de Carl Pauli (*Altital. St.*, I, p. 71), généralement rejetée — à tort — par les étymologistes ultérieurs.

Il s'agit donc apparemment d'une qualité de l'huile elle-même. L'interprétation adoptée par Mme Bader, qui fait équivaloir *wearepe* à \*εὐάλειφής „bonne pour faire des onctions“, semble impliquer que dans tous les autres cas, c'est-à-dire le plus souvent, l'huile des tablettes Fr était impropre à cet usage. Je pense qu'il est préférable d'inverser la répartition. Généralement, sans qu'il soit besoin de le dire, ces onguents devaient être bons, et le scribe de service n'a dû noter que les exceptions, non que, dans ces cas, l'emploi comme onguent fût tout à fait exclu, mais il s'agissait d'une huile naturellement moins bonne ou dégradée par le traitement à chaud<sup>9</sup>. C'est le sens que je crois devoir attribuer à *wearepe*, qui représente, à mon avis, \*Ἐλαειφής „guère onctueux, peu onctueux“.

Dans les tablettes de la série Sa de Pylos, ainsi que dans Wa 1148, l'adjectif \**wee<sub>2</sub>ke*, attesté tantôt au nominatif duel *wee<sub>2</sub>kee*, tantôt au nominatif neutre pluriel *wee<sub>2</sub>kea* ou *wee<sub>2</sub>kea<sub>2</sub>*, qualifie certaines roues de char. Il s'agit d'un inventaire de roues dont nous ignorons la raison. En tout cas, il s'agissait de savoir si toutes ces roues, emmagasinées le plus souvent par paires, étaient encore utilisables. En effet, le scribe a pris soin de noter que quelque 45 paires de roues (Sa 682, 751, 790 et 794) étaient *nopere<sub>2</sub>*, c'est-à-dire \*νωφελέα „inutiles, hors d'usage“. Un plus grand nombre d'autres sont réputées *wee<sub>2</sub>kea<sub>2</sub>*, ce que l'on rend le plus souvent par \*εὐεχέα „en bon état“. Il est, en effet, apparemment significatif que, dans Sa 843, vingt paires de roues „en bon état“ sont dites en même temps *newa* „neuves“. Néanmoins, Mme Bader elle-même (p. 29) observe à ce propos: „il est bizarre que des roues soient qualifiées en même temps de *wejekea<sub>2</sub>* et de *newa*: si *wejekea<sub>2</sub>* signifie bien „en bon état de fonctionnement“, cette mention paraît oiseuse pour des roues neuves“. Et elle ajoute: „Il n'est donc pas prouvé que *wejeke* soit un \*εὐεχής. Mais cela reste possible, et nous n'avons rien d'autre à proposer“. Je pense que si des roues neuves ne pouvaient guère être refusées à tout usage, il est concevable qu'elles n'aient pas eu la solidité requise pour l'emploi envisagé dans l'inventaire (peut-être pour un emploi militaire). C'est dans ce sens que va l'hypothèse développée ici: \**wee<sub>2</sub>ke* représente, à mon avis, Ἐεχής „guère en état de servir, trop peu solide“.

Enfin, dans les tablettes Ta de Pylos intervient le troisième adjectif: dans Ta 714, 1, il est question d'un *tono wea<sub>2</sub>reo<sub>2</sub>*, c'est-à-dire d'un siège (\*θόρονος) d'apparat, à dossier, amplement orné d'or et d'autres matières précieuses; et dans Ta 642, 1, il s'agit d'une *topeza rae<sub>2</sub>*, *wearea<sub>4</sub>*, c'est-à-dire d'une table en pierre, elle aussi très ouvragée. Mme Bader (p. 31-34) donne sa préférence à l'interprétation \*εὐαρείος (fém. εὐαρείᾱ), sorte d'équivalent d'\*εὐαρός „bien ajusté“. Mais ici encore on doit se demander si le bon état des meubles n'était pas normal. Ce qu'on attend, au contraire, c'est que le scribe signale les exceptions,

<sup>9</sup> Cf. *arepazoo* et *arepozoo* „bouilleur d'onguents“ et l'article de M. WYLOCK, *La fabrication des parfums à l'époque mycénienne d'après les tablettes Fr de Pylos*, dans *Studi Micenei ed Egeo-Anatolici*, 11 (1970), p. 116—133.

par exemple le mauvais état d'un meuble néanmoins conservé en raison de sa précieuse ornementation. C'est justement en ce sens que va l'hypothèse défendue ici. A mon sens, *wea<sub>2</sub>reo<sub>2</sub>* est composé de *wē-* et de *areo<sup>9</sup>*, adjectif dérivé du nom neutre ἄροζ „profit, avantage“ et signifiant donc „profitable, bon, utile“<sup>10</sup>. C'est sans doute le même qui est attesté, à l'état simple, dans une autre tablette de Pylos, Tn 316 v. 7 (*emaa<sub>2</sub> area<sub>4</sub>, ἔρμαια ἄρεια*)<sup>11</sup>. L'adjectif *wea<sub>2</sub>reo<sub>2</sub>* signifie donc „guère utilisable“.

La concordance qui apparaît ainsi entre le grec *ἄρ-* et le latin *uē-* (*vē-*) est sans doute surprenante. On ne peut actuellement la situer dans une perspective indo-européenne. A mon sens, un vieil emprunt du latin au grec occidental est possible. On pourrait même penser à une double survivance, préhellénique en grec et étrusque en latin. Mais rien de tout cela ne me paraît présentement démontrable. Il me suffit ici d'avoir montré l'existence probable d'un préfixe atténuatif *wē-* en mycénien de Pylos et d'avoir apporté une nouvelle raison de penser que les syllabogrammes en *j-* sont inexacts dans la transcription habituelle des tablettes linéaires B.

Liège (Belgique)

L. Derooy

<sup>10</sup> Cf. ESCHYLE, *Suppl.*, 884, et HESYCHIOS s. v. ἄροζ· ὑφελος.

<sup>11</sup> Cf. M. GÉRARD—ROUSSEAU, *Les mentions religieuses dans les tablettes mycéniennes*, Rome, 1968, p. 39 s.